

## Dans le champ

Martine Béland

---

Number 85, Summer 2021

Des philosophes qu'il ferait bon relire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96572ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Béland, M. (2021). Dans le champ. *L'Inconvénient*, (85), 8–11.

# Dans le champ

ESSAI **Martine Béland**

Relire une œuvre de philosophie est une idée simple au premier abord : asseyons-nous au salon, prenons tel livre, relisons-le. Mais chez moi, un moment d'hésitation quant à l'œuvre à choisir a ouvert grand la porte au doute. De curieuses créatures se sont montrées le bout du nez, telles des peluches de poussière se cachant sous le fauteuil alors que je pensais avoir passé le balai hier (au fait, c'était peut-être le mois dernier...). Ces créatures, ce sont les suppositions contre lesquelles l'idée de relire un philosophe est bien confortablement calée, molletonneux coussins de réponses acceptées pour des questions qui n'ont pas été formulées.

Une interrogation est un geste que notre corps ressent avant que notre intellect ne le saisisse et que notre main ne le traduise. Aussitôt le doute ressenti, plutôt que de m'asseoir livre en main, voilà que je regarde les poussières, tâte les coussins, déplace le fauteuil.

*Relire* une œuvre de philosophie... À qui cette invitation s'adresse-t-elle ? Car elle suppose que l'on ait déjà lu au moins quelques philosophes pour pouvoir maintenant en relire. Au Québec, l'on tient pour acquis que presque tout adulte peut entreprendre de se replonger dans certaines œuvres de philosophie qu'il aura découvertes au cégep, peu

importe le programme d'études qu'il a suivi. La zone du bagage philosophique commun, toutefois, n'est pas très étendue. Si je quittais la Petite-Italie au volant de ma voiture, en parcourant à peine quatre-vingt-quinze kilomètres vers l'ouest j'arriverais à Alexandria, où mon ami Maxime me rappellerait qu'il n'y a pas de formation générale en philosophie dans l'ensemble de sa province ontarienne. Si je roulais plutôt mille trois cents kilomètres vers l'est pour rejoindre la côte atlantique de notre si grand pays, ma cousine Émilie me confirmerait que ses élèves du Conseil scolaire acadien provincial, à Halifax, ne liront peut-être jamais une seule œuvre de philosophie. Pendant ce temps, au Québec, l'on peut, à l'âge adulte, songer à s'asseoir pour relire de la philosophie. Il semble que celle-ci nous tende un miroir...

Mais j'ai à peine le temps d'y plonger mon regard qu'une autre petite peluche de poussière paraît sous le fauteuil : une œuvre de philosophie, sait-on bien en quoi cela consiste ? Qui a défini cette chose pour nous ? Les éditeurs, qui proposent des collections de « classiques de la philosophie » ; les professeurs, qui les mettent dans leurs plans de cours ; et en amont, bien sûr, ceux qui produisent ces livres, les philosophes. Pourtant, la définition ne fait pas consensus. La philo-

sophie est-elle un champ du savoir (théorique ou pratique), une discipline (scolaire ou personnelle), une forme discursive (argumentative ou autre), une prétention (à l'expression de l'objectivité ou de la subjectivité), une visée (de bonheur ou de succès individuel ou collectif) ? Il faudrait pouvoir répondre à ces questions avant de tendre la main vers tel livre plutôt que vers tel autre et de s'asseoir, enfin, pour relire une œuvre.

On pourrait m'objecter que je me montre tatillonne. Mais j'insiste, je ne sais vers quoi me tourner pour trouver réponse à ces questions sur le sens de l'objet « philosophie » : vers ce que produit l'université, vers ce qui se transmet au cégep, vers ce qu'affirment les éditeurs et les critiques ?

Prenons quelques exemples glanés cet hiver. La série de conférences hebdomadaires du Département de philosophie de l'Université Dalhousie, à Halifax (j'ai un tropisme atlantique), proposait des interventions telles que celle du 26 mars, joliment intitulée « *A chemostat model for the evolution of persistence, and its relevance to clade selection* ». Je ne doute pas que le conférencier ait présenté le résultat de recherches de pointe, bien encadrées et probablement subventionnées par de généreux programmes de fonds publics ; mais je dois du même souffle avouer que, malgré mes diplômes en philosophie, je ne saisis pas la signification du titre de la conférence, sans parler de mon ignorance du sens d'au moins deux de ses mots. La surspécialisation est partout.

En même temps, je constate que Descartes et Nietzsche, deux auteurs aussi différents que possible quant à leur époque, à leur culture, à leur formation, à leur prétention et à leur discursivité, sont présentement enseignés dans presque tous les cégeps du Québec ; tandis qu'un auteur aussi classique qu'Emerson, qui est souvent considéré comme le premier philosophe américain, n'est pas enseigné dans les départements de philosophie universitaires. Parallèlement, je remarque qu'Annie Dillard, qui a écrit un mémoire sur Henry David Thoreau et huit livres d'essais où elle interroge le phénomène de la perception, les manifestations de la foi ou encore les relations entre la pensée et le langage (son second recueil a remporté un Pulitzer en 1975, alors qu'elle n'avait pas encore trente ans), n'est jamais qualifiée de philosophe : elle est plutôt présentée comme une auteure de *non-fiction* qui produit des *travel essays* et du *nature writing*.

Quelqu'un pourrait-il me préciser ce qu'il faut faire et dire et ce qu'il ne faut pas faire ni dire pour se voir attribuer ou refuser l'étiquette de philosophe ? Car j'aimerais, c'est tout simple, m'asseoir dans mon fauteuil (si possible sans coussins, ils sont trop usés) avec *une œuvre de philosophie*.

Le lecteur averti aura remarqué qu'en retenant mon attention, les petits amas de poussière m'ont amenée à laisser tomber un verbe : *relire*. Si je ne tiens pas à le rattraper, c'est parce que je constate que les philosophes que j'ai lus évoluent dans un champ dont je ne saisis pas clairement de quelle manière il fut balisé ni par qui. De nos jours on voit immédiatement que le canon philosophique occidental est très majoritairement masculin et blanc. Ce constat est partout, et ces qualificatifs composent d'ailleurs un portrait fidèle du monde social dans lequel j'ai fait mes propres études universitaires en philosophie : dans plusieurs cours et séminaires j'étais la seule femme ; au programme ne figurait aucune philosophe en lecture obligatoire (même pas Hannah Arendt ou Simone de Beauvoir) ; je fus la seule diplômée de ma promotion ; et le corps professoral présentait très peu de modèles de professeures.

Mais cette remarque faite, la question de la constitution du champ philosophique n'est pas épuisée : il me semble que le plus important se trouve du côté de la discursivité et du geste intellectuel. L'œuvre qui se voit aujourd'hui encore qualifiée de philosophique (du moins, dans le monde professionnel de la philosophie) est essentiellement un discours affirmatif-argumentatif (plutôt qu'interrogatif-hypothétique), porteur d'une prétention de vérité (plutôt que d'un désir d'expression d'une expérience subjective), écrit en prose (plutôt qu'en vers ou en un mélange de styles) et autoréférentiel (au sens où un auteur dit philosophique se réfère aux autres auteurs ainsi qualifiés). Sans arguments en prose visant à démontrer la véracité d'une proposition affirmant ou réfutant les prétentions d'un interlocuteur donné, il est difficile de garder un pied ferme en terrain philosophique.

C'est un champ riche, à coup sûr – et en enseignant la philosophie à presque tous les jeunes de dix-sept à dix-neuf ans au Québec (contrairement à ce qu'on voit en Nouvelle-Écosse ou en Ontario, par exemple), on s'assure qu'il continue à être fertile. Par ailleurs, on n'a presque plus le choix de continuer à labourer, puisque ce champ est maintenant devenu plus qu'un fond commun de valeurs,



Andrée Lebel, *Douceur en mouvement*, acrylique sur carton, 15 x 20 pouces, 2020.

de positions, d'arguments et de références. Il est devenu, au Québec, la voie vers une profession permanente bien rémunérée, dont les représentants savent se battre pour conserver leurs acquis.

Ce champ, toutefois, me paraît étroit.

C'est un phénomène optique bien connu : la distance modifie la perspective. Changez de position dans l'espace, et l'ensemble vous semble soudain étrange. À mille trois cents kilomètres de « mon champ », c'est tout l'au-delà de la clôture qui capte mon regard. Ce n'est pas tant, comme le dit le proverbe, que l'herbe qui pousse de l'autre côté « semble toujours plus verte ». C'est plutôt qu'il y a tant d'herbe là-bas ! Comme la végétation est variée, comme l'horizon est vaste ! Il me vient alors l'envie non pas de *relire une*

*œuvre de philosophie*, mais plutôt de découvrir tout ce que je n'ai pas étudié car cela n'était pas compté dans le corpus, de découvrir tout ce que je n'ai pas lu car cela est discursivement étranger à ce que la philosophie est devenue. J'ai envie de sauter de l'autre côté de la clôture et de suivre les différents fils colorés de l'expression subjective. Après tout, Schleiermacher soulignait, dans ses *Différentes méthodes du traduire*, que plus un texte est le produit de la personnalité de son auteur, plus il compte de possibilités de traduction par d'autres personnes, et donc aussi de possibilités interprétatives. Autrement dit, plus un texte est subjectif, plus il est riche d'effet potentiel chez autrui.

Forte de ces réflexions, je replace le fauteuil, délesté de ses coussins qui ont atterri je ne sais où, et je tends enfin la main pour attraper une œuvre.

•

En ces temps de surmanifestation de l'individu – photographié, recadré, affiché, multiplié, réfracté sur les tribunes innombrables des réseaux –, ce sont paradoxalement des maîtres de l'expression subjective qui m'appellent et non des maîtres de ce que notre culture a jusqu'à présent nommé « philosophie ». Je veux me gaver des vers iconoclastes de Walt Whitman et faire avec lui l'expérience des différentes manières dont on pourrait illustrer, pour un enfant interrogateur, ce qu'est l'herbe (« Chanson de moi-même », dans *Feuilles d'herbe*). Je veux prendre un crayon à la suite d'Annie Dillard pour remédier à mon tour au fait que « toutes ces choses pour lesquelles nous n'avons pas de mots sont perdues » (« Éclipse totale », dans *Apprendre à parler à une pierre*). Inspirée par Ralph Waldo Emerson, je veux examiner ma vie pour y distinguer les manifestations de la force réparatrice qu'il repère à la source de l'équilibre général de sa propre vie (« La compensation », dans *Essais*).

Ces réflexions partent de l'expérience individuelle sans se limiter au soi de leur auteur : ainsi agissent-elles sur notre propre subjectivité. Leur discursivité variée et leur

langage souvent rythmique et sonore activent nos sens : ainsi agissent-elles sur notre corps et nos capacités créatrices. Au-delà des thèses, à travers l'expression d'expériences subjectives, ces auteurs enseignent bien quelque chose : non pas la valeur de vérité d'une proposition dans le cadre d'un système, mais bien des capacités – un savoir-faire indissociable d'un savoir-être, et peut-être avant tout une certaine forme de regard.

Dillard a consacré un essai au regard : « Seeing », publié dans son livre de 1975 ; mais tous ses écrits sont traversés par une réflexion sur la capacité du regard et les manières dont celui-ci s'expérimente, s'affine, s'exprime. On pourrait dire que son œuvre vise à développer la pratique du regard au contact de la pratique d'écriture. Comment le langage peut-il transmettre nos perceptions sensorielles, qui sont directement reliées aux modifications de notre environnement naturel ? Cette question résume à elle seule l'écriture de l'essai « Éclipse totale », où Dillard parvient à transposer sur la page l'intense déséquilibre physique qu'elle a vécu lors de l'observation, le 26 février 1979 dans l'État de Washington, d'une éclipse solaire totale. Elle n'en décrit pas le mécanisme – autrement dit, elle ne passe pas tant par des faits ; plutôt, elle en décrit l'expérience vécue, subjectivement ressentie par son corps et, ensuite, subjectivement reconstruite par la narration. Car que resterait-il de cette expérience si elle ne l'avait pas mise en mots ? Et que reste-t-il des multiples microévénements que nous ne regardons pas, ne notons pas, ne narrons pas ? Nous ne les retenons pas. Ils auront peut-être fait impression sur notre corps l'espace d'un instant – mais ils seront moins susceptibles d'agir sur notre pensée et, ainsi, de former l'un des fils colorés dont nous nous servons pour tisser l'étoffe de notre propre narration intérieure et de notre regard.

J'aime, chez Dillard, cette notion de « microévénement » (« a tiny event », dans l'essai « As et huit » d'*Apprendre à parler à une pierre*) : voir un coup de vent agiter les eaux de l'anse ; suivre du regard la brindille que l'étourneau a prise pour l'ajouter à son nid ; remarquer que le vieillard que l'on suivait distraitemment s'est arrêté sur le trottoir et ne sait plus où se diriger ; lire quatre fois en un seul après-midi le mot sauver sur des panneaux publicitaires. Autant de microévénements sans signification univoque, sans début ni fin qui soient clairement isolés, et même sans effet majeur sur le tissu d'une journée.

Et pourtant, que ne peuvent-ils devenir, pour peu qu'on les regarde, qu'on les retienne, qu'on les traduise en langage.

Si l'on m'invite, maintenant, à lire une œuvre de philosophie, j'hésite. Malgré toute ma formation, je dois avouer que j'hésite.

J'hésite, d'abord, parce que je souhaite rester attentive aux microévénements, en saisir quelques-uns ou plusieurs, leur apposer des mots et voir jusqu'où ils me mèneront en ce qui a trait à la connaissance de ce monde par l'expérience. J'hésite, ensuite, car je suis de moins en moins persuadée de la pertinence d'un discours qui fasse fi de l'expérience subjective de notre présence dans un environnement physique donné à un moment donné. J'hésite, enfin, car je fréquente avec un bien-être accru ces auteurs qui traversent allègrement les clôtures et qui labourent différents champs, qui passent de la prose à la poésie et qui s'intéressent plus – pour citer Dillard à nouveau – « aux possibilités de beauté que des pensées peuvent recéler qu'au fait qu'elles soient vraies ou non » (« Pèlerine », dans *Apprendre à parler à une pierre*). Et de fait, c'est elle et ce sont eux que je lis et relis depuis des mois.

Le fauteuil, pourtant, est inconfortable. Même sans ses vieux coussins que j'ai éventrés, je m'y sens trop à l'étroit. Je glisse, je sens à la fois les angles de la structure et la flaccidité de la bourre. Et voilà que s'impose un geste qui, souvent, précède l'écriture pour ceux qui écrivent et la lecture pour ceux qui lisent : il faut se lever, sortir, et marcher dehors dans le monde, pour mieux voir. ■

Martine Béland est directrice du Centre canadien d'études allemandes et européennes (CCÉAE), professeure associée au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal et professeure de philosophie au Cégep Édouard-Montpetit. Traductrice des *Considérations inactuelles III et IV* de Nietzsche chez GF, elle a publié de nombreux travaux sur Nietzsche et en esthétique.